



Reson garder

Marie Laurent

« La première chose que peut-être les psychiatres [...] pourraient recevoir [...], c'est de savoir d'abord ce qui les spécifie comme psychiatres. »¹ Voilà une invitation de Lacan à prendre au sérieux, si je veux espérer entendre la voix de ceux qui sont hospitalisés dans le service d'addictologie dans lequel je travaille. Là, il y a l'addiction, réponse directe à l'insupportable, réponse qui court-circuite l'Autre et l'arbitraire de sa jouissance. Ailleurs, il y a les addictologues, qui interrogent sous forme de tests consultables sans risque, pour qui la parole est inutile, si ce n'est la leur lorsqu'elle cherche à rééduquer le comportement. D'un côté, un cri silencieux qui économise au sujet de trouver une solution structurelle et singulière, de l'autre une réponse qui fait taire. Qu'ignorent les uns dans leur jouissance et les autres dans leur savoir établi que la psychanalyse nous apprend ?

Parler sert à jouir. Ça jouit dès que ça parle et différemment pour chacun suivant sa structure. C'est imparable. Vous parlez et tourne manège... Vous parlez et vous jouissez. Mais ça jouit aussi là où ça se tait, d'autant que ça se tait. Pourquoi résister à l'envie de se taire ? Que gagne-t-on à parler à un analyste ?

D'abord, vous parlez pour trouver le sens de votre symptôme. Ce sens, vous l'attrapez par le discours commun. Par l'association libre, mise en suspens du signifiant de l'ordre social, vous découvrez votre signifiant singulier, votre propre S_1 . C'est la fonction du discours analytique que « de rendre lisible votre parole »². Votre analyste vous coupe, vous interprète, un peu à côté, un peu de travers et vous permet d'approcher un peu à côté, beaucoup de travers la jouissance que vous trouvez au manège. C'est l'objet a qui en résulte. Vous parlez pour interroger les raisons de votre douleur en vous adressant à un sujet supposé savoir et vous tombez après la chute de l'objet sur la place vide du sujet, littéralement « ombres d'ombre »³ dit Lacan.

Francis Ponge, cité par Lacan, dénonçait le langage commun, source d'une subjectivité molle issue d'approximations, de clichés ou de somnolence conventionnelle. Ce qu'il appelait « la-Raison-au-plus-haut-prix » était celle qui tenait compte de la *reson*⁴, c'est-à-dire de la résonance des signifiants sur le sujet. Pour l'atteindre, il lui fallait creuser le mot ancien, en dissocier le référent du mot lui-même hors de sa signification courante pour ensuite l'utiliser singulièrement : « allitérations et assonances, qui viennent dans le bonheur et l'autorité de l'expression, confirmer la signification »⁵. Lacan lui aussi ne croit pas au sens commun⁶. Il ne croit pas au sens commun, parce qu'il croit au sens singulier produit par un trajet analytique. Le symptôme, c'est le sens singulier que chacun met sur son hors-sens, sur sa jouissance dans son statut le plus encaissé, celle que la castration rend impossible à faire se rejoindre savoir et vérité.

Le Nom-du-Père permet au sujet de ne pas être mitraillé de jouissance, l'objet venant contenir la place laissée vacante par la loi. Que se passe-t-il lorsqu'il y a forclusion et que le sujet

¹ Lacan J., *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 107.

² Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 17 décembre 2008, inédit.

³ Lacan J., *Je parle aux murs*, *op. cit.*, p. 105.

⁴ Attie J., *raison et reson*, Ornicar ? Digital, publication électronique, n°140, novembre 2003, p. 3, consultable sur www.wapol.org

⁵ *Ibid.*

⁶ Lacan J., *Je parle aux murs*, *op. cit.*, p. 92.

rencontre un certain appel auquel il ne peut répondre ? Le langage alors ne croit plus au sens, ni commun ni singulier, le sujet rencontre le pouvoir torpilleur du mot et son monde se défait.

Ça coule dans la bouche !

Madame A. quarante-cinq ans, arrive dans le service après un séjour en psychiatrie sous contrainte, motivé par des alcoolisations massives qu'une pancréatite aiguë n'a pas arrêtée. Elle est d'accord pour venir pour se rétablir. Elle ne paraît pas inquiète des conséquences de ce qui lui arrive dans sa vie professionnelle et familiale. Comptable reconnue, elle est en train de perdre son travail. Son compagnon, le père de ses deux garçons parle de séparation. D'emblée, elle me prévient qu'elle ne peut rien dire de ces moments où elle boit, ce à quoi j'acquiesce.

À vingt ans, elle avait perdu son petit ami dans un accident survenu au retour d'une fête familiale à laquelle elle avait été la seule à ne pas pouvoir se rendre. Il était passager dans la voiture que son frère conduisait. Celui-ci devenu paraplégique était resté suspendu des mois entre la vie et la mort. Les médecins avaient demandé à madame A. de taire ce décès pour ne pas désespérer le malade à qui elle rendait visite. Endeuillée, elle avait été seule, laissée en plan par son père effondré qui s'était mis à boire et par sa mère qui se tenait à distance. Elle avait trouvé un réconfort au travers de ses études de comptabilité : « Ça, c'était sans cassure ». Depuis cette période, le travail est primordial pour madame A. qui aime « faire parler les chiffres, s'arranger pour que les comptes tombent justes et que les résultats soient explicables ». Face à la carence symbolique du père qui s'efface dans l'alcool, elle se tourne vers l'usage du langage chiffré et son maniement hors sens pour rétablir une cohérence au système et tenir son monde.

Mais il y a quinze ans, elle tombe enceinte de son premier fils et bientôt de son second et se met à boire elle aussi massivement. La deuxième grossesse a été très difficile. Les médecins avaient diagnostiqué un retard de croissance *in utero* sans que les multiples examens prescrits ne « permettent une explication. Les médecins n'avaient pas de mot et moi non plus ». Leur mutisme fait écho à la place vide laissée par le père et la laisse, au moment où elle doit nourrir son bébé qui pèse trop peu, en proie à l'angoisse.

Le monde de madame A. se délite : « Ça s'effrite de partout ! » Certains mots perdent leur signification. Elle ne sait plus comment se comporter chez elle. Ses intestins, sa cheville, sa gorge, sa tête deviennent objets de plainte en fonction des autres qu'elle croise et qui ont le souci de l'un ou de l'autre. Elle se décrit comme un automate se dirigeant dans le supermarché vers les rayons d'alcool. Nos entretiens deviennent factuels. Tranquillement, les permissions sont suspendues malgré ses supplications, avec pour seule intervention de ma part : « Vous êtes malade et vous avez le droit de vous soigner. » Tenir ainsi la jouissance à distance apaise son angoisse.

On lui a raconté qu'elle restait souvent cachée petite fille malgré les appels de ses proches. Un souvenir revient : un ami de ses parents, qu'elle ne connaissait pas devait venir la chercher pour lui montrer des grottes préhistoriques. Elle avait passé la journée dissimulée au fond d'une panier de linge sale. Elle se souvient des voix qui l'appelaient. Les infirmiers remarquent qu'elle disparaît dans le service de temps en temps. L'un ou l'autre lui téléphone sur son portable et elle revient, un peu alcoolisée ou pas. Elle, plutôt méfiante envers les soignants, se fait docile à la voix qui surgit lorsqu'elle se cache. Ses alcoolisations dans le service prennent une autre tournure : elle s'arrange pour être vue ou pour que l'on voie qu'elle s'est caché, elle boit moins massivement. Nous entrons dans le jeu. Dans le même temps, elle se met à peindre dans sa chambre et c'est le seul moment où elle peut rester seule sans l'appui imaginaire d'un autre. Elle s'arrange pour cacher ses pinceaux, n'en parle pas, range ses productions dans les placards. La consigne est donnée de respecter sa discrétion. Elle se présente à moi avec un pull taché de peinture et commente : « la tache, c'est ce qui se produit

quand on est peintre en herbe ». Elle écrit un poème : « Pharaon, le roi soleil, Pour l'éternité dans son sommeil, Hiéroglyphes et peinture, Arabesques pour le futur. » Cet effort de poésie peut-il se lire comme un passage de la mort fixe et souveraine à une vie possible par la lettre dessinée ?

En entretien, madame A. s'inquiète des relations qu'elle a avec son aîné qui la traite d'alcoolique et ne veut plus la voir. « Je ne sais pas m'y prendre. Je n'ai jamais eu l'instinct maternel et le mode d'emploi. Les mots de mon fils sont physiques, comme des coups reçus dans une bagarre. » Elle mime un coup de poing sur sa poitrine. « La réponse, c'est une flasque de cognac. », « – Du cognac. » Je tente jouant de la voix de l'écouter à la lettre, cherchant en répétant ce mot à ce qu'il s'évide de sens et qu'il résonne pour elle. De cet usage du signifiant, elle se saisit très vite. Elle raconte qu'elle est restée trois jours après la naissance son fils sans que ni elle ni son compagnon n'aient pu se résoudre à choisir un prénom. Elle l'appelait *bébé*, et puis finalement elle lui a donné « un beau prénom qui coule dans la bouche quand on le prononce ». Ce prénom qu'elle répète vibre par sa matérialité sonore sans la cogner. Madame A. le goûte dans sa bouche. Il est élevé à la dignité du signifiant. Plus tard, évoquant l'entretien difficile qu'elle a eu avec ses employeurs qui souhaitent la licencier, elle se dit de façon un peu énigmatique *baba*. À l'assemblée suivante⁷, elle propose un texte qui utilise le signifiant *bobo* et moi celui de *B-A-ba*. *Bébé, baba, bobo*. Ça se joue à la lettre. Plus active dans ce qui lui arrive, elle se met à appeler ses enfants par leur prénom là où ils étaient anonymement qualifiés par leur place dans la fratrie. Elle écrit à son fils pour lui dire qu'elle est malade, qu'elle se soigne, qu'elle est inquiète pour lui. D'ailleurs pour la première fois, elle a pu aller dans un supermarché sans acheter de l'alcool. « Il lui fallait des enveloppes vides » pour envoyer sa lettre d'amour.

De toucher au signifiant, il en résulte des choses incalculables pour le sujet. Sans ce travail d'évidement de sa charge trop ardente, madame A. est condamnée à incarner sa propre défroque, indigne comme du linge sale caché au fond d'une corbeille, emmurée dans le silence par le deuil du deuil auquel elle a été contrainte. Il s'agit d'entrer avec elle dans un certain *a-murs-sement*⁸ comme disait Lacan. Traiter le signifiant comme un objet en y créant un vide lui permettra-t-il d'inventer un dispositif de jouissance moins catastrophique ? Lui permettra-t-il d'en faire le support du message ? Se brancher sur la lettre petit à petit ne se fera pas ici sans l'analyste, lieu d'adresse et lieu du désir. Lui aura appris qu'on ne peut approcher la jouissance sans le signifiant et le signifiant sans la jouissance. Ce que les addictologues ignorent...

⁷ L'assemblée réunissant patients et soignants est le lieu de production d'un texte écrit à partir d'un mot de chaque participant. Le mot est noté à la lettre, sans justification du choix...

⁸ Lacan J., *Je parle aux murs*, op. cit., p. 104.